

La liaison 3ème / 2nde.

Document 1 : l'orientation des élèves en fin de 3ème.

1 Évolution des poursuites d'études à l'issue de la troisième, y compris Segpa et agricole, en %.

	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	Évolution 2014/2006
Effectif en 3 ^e à la rentrée n-1 (en milliers)	841,3	826,3	804,4	791,9	800,4	811,1	817,7	819,7	828,3	
Seconde générale et technologique	54,0	54,2	54,6	56,2	56,6	57,4	58,4	60,3	61,0	7,0
Second cycle professionnel	37,8	38,1	37,7	36,8	36,8	36,6	35,9	34,5	33,8	-4,0
dont apprentissage	7,7	7,8	7,5	6,8	6,8	7,0	6,5	5,4	5,0	-2,7
. CAP et assimilés	11,8	12,2	12,2	13,4	13,1	13,2	12,7	11,7	11,2	-0,6
. BEP (1)	25,5	25,3	18,8	4,5	4,2					(1)
. Bac professionnel (1)	0,5	0,6	6,7	18,9	19,5	23,4	23,2	22,9	22,6	(1)
Reboulement ou enseignement préprofessionnel	6,4	6,0	5,6	5,3	5,0	4,6	4,3	3,9	3,9	-2,5
Sorties (2)	1,8	1,7	2,1	1,7	1,6	1,4	1,4	1,3	1,3	-0,5
Total études + sorties	100,0									

► **Champ : France métropolitaine + DOM y compris Mayotte à partir de 2012, ensemble des établissements scolaires et centres de formation d'apprentis.**

1. La rénovation de la voie professionnelle entamée en 2008 a conduit à la disparition progressive du BEP au profit du baccalauréat professionnel en trois ans après la troisième.

2. Sorties vers les formations sociales ou de la santé, vers le marché du travail ou départs à l'étranger. Voir « Définitions ».

Lecture : en 2013, on recensait 828 300 élèves en troisième dans l'ensemble des établissements scolaires de France métropolitaine et des DOM. En 2014, 33,8 % d'entre eux ont intégré le second cycle professionnel. Ils étaient 37,8 % dans ce cas en 2006, soit une baisse de 4 points sur la période.

MEN, RERS, 2016

Document 2 : le redoublement en 3ème.

« Les élèves qui redoublent ne le font pas dans les mêmes classes selon leur milieu social d'origine : 39.6% des enfants de milieux favorisés ayant redoublé au collège l'ont fait en classe de 3ème contre 26.7% et 17% des redoublants d'origine moyenne ou populaire. Or, pour ne prendre que cet exemple, les jeunes qui redoublent en 3ème ont une probabilité nettement plus élevée d'intégrer ensuite une 2nde générale. (...) Si le redoublement en 3ème ne condamne pas au même degré les élèves à une orientation professionnelle, c'est parce qu'il ne concerne pas les mêmes publics que le redoublement dans les classes antérieures, et que l'impact d'un redoublement en fin de collège est, au moins en partie, une médiation par laquelle s'exprime l'influence d'une origine sociale favorisée. (...) Tout se passe donc comme si le redoublement avait majoritairement pour les premiers une fonction de rattrapage scolaire tandis qu'il tenait essentiellement lieu, pour les seconds, d'ajournement - voire de préparation à - l'élimination scolaire ».

U. Palheta, *La domination scolaire*, 2012

Document 3 : le redoublement en 2nde et les inégalités sociales.

Le taux de passage de la seconde GT vers la première générale a augmenté de 1 point : l'orientation vers la première littéraire est légèrement moins fréquente qu'en 2015 (- 0,5 point), alors qu'elle augmente vers la première scientifique (+ 0,9 point), et dans une moindre mesure vers la première économique et sociale (+ 0,6 point).

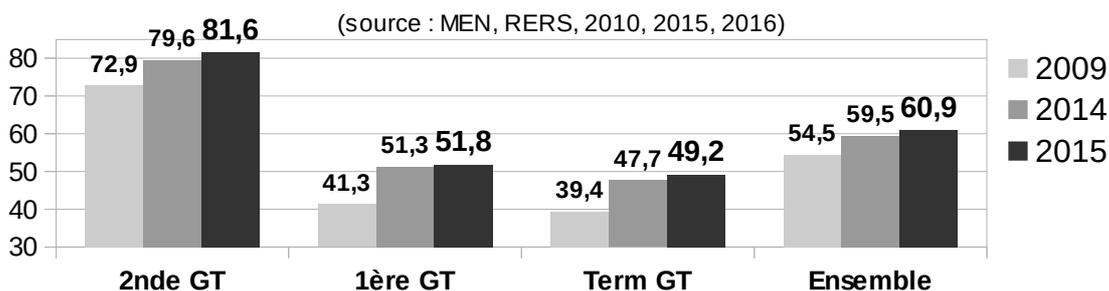
Mais c'est le taux de passage vers la première technologique qui se caractérise par la hausse la plus forte (+ 1,6 point), atteignant 24,2 %. L'orientation vers la première STMG, qui était stable les années précédentes, a augmenté de 1 point au niveau national. Cette évolution est relativement contrastée selon le profil des élèves. En particulier, elle concerne davantage les lycéens issus de milieu défavorisé. Pour eux, le taux de passage en première STMG progresse de 1,5 point et s'élève désormais à 17 %.

Parallèlement à la hausse des taux de passage en première technologique, le taux de redoublement en classe de seconde connaît une très forte baisse. En 2016, 4,3 % des élèves de seconde ont ainsi été maintenus dans le même niveau, contre 6,7 % en 2015 et 10,7 % en 2010. L'évolution des taux est très différente selon l'origine sociale des élèves : le taux de redoublement diminue fortement pour les lycéens défavorisés (- 3,2 points), alors que celui des lycéens de milieu très favorisé baisse moins (- 1,6 point) ; ils s'établissent respectivement à 5,2 % et 3,5 %. Ce phénomène explique en partie les évolutions académiques. Le taux de redoublement diminue très fortement dans les académies où les élèves de milieu défavorisé sont surreprésentés, notamment à la Martinique (- 4,6 points), à Créteil (- 4,1 points), à Montpellier (- 3,2 points) ou à Lille (- 3,1 points). Il baisse de manière plus modérée dans les académies plus « favorisées ». En particulier, à Paris, le taux de maintien, pourtant plus élevé que la moyenne en 2015 avec 7,3 %, ne diminue que de 1,4 point. Cela traduit sans doute la moindre préférence des lycéens issus de milieux favorisés pour les filières technologiques, le redoublement de seconde étant alors perçu comme un redoublement de « seconde chance » en vue d'obtenir son passage en filière générale.

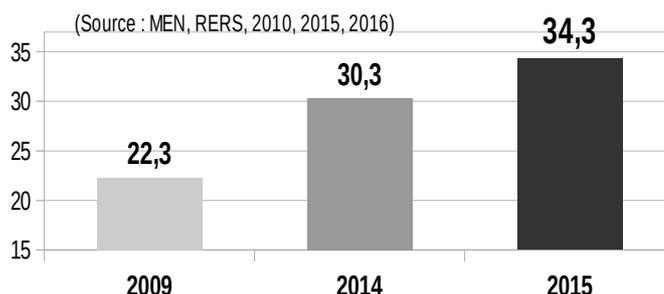
MEN, DEPP, *Note d'information* n°41, décembre 2016.

Document 4 : les effectifs par classe en 2nde.

Part des classes de LEGT aux effectifs supérieurs ou égaux à 30 élèves (en %)



Part des classes de 2nde GT aux effectifs supérieurs ou égaux à 35 élèves (en %)



Document 5 : réflexions sur la rupture entre 3ème et 2nde GT.

Des ruptures matérielles et sociales ?

Passer de la 3ème à la 2nde (GT), c'est très souvent **quitter un petit établissement pour arriver dans un grand** (mais c'est beaucoup moins vrai pour le passage en 2nde pro). C'est aussi **être scolarisé dans des classes aux effectifs plus lourds**. Passer du collège au lycée, c'est également, pour un très grand nombre d'élèves, **s'éloigner du domicile parental**, et donc avoir de fortes chances de **passer plus de temps dans les transports**. Quand on met cela en relation avec le fait que le travail attendu « en dehors de l'école » est a priori plus important en lycée qu'en collège, on pointe un problème réel.

Ces trois ruptures dans les conditions matérielles de scolarisation s'accompagnent de **ruptures « sociales »**, qui peuvent être plus ou moins profonds, plus ou moins vécus par tous les élèves. Par exemple : **dissolution ou affaiblissement du groupe d'amis** construit au collège ; **affaiblissement de l'intégration familiale** (les parents peuvent moins aider l'élève) ; sentiment d'une **plus grande distance avec les personnels**, etc. Enfin, pour beaucoup de jeunes de classes populaires, notamment ceux scolarisés dans des collèges relativement « ségrégués » socialement, **passer au lycée (GT), c'est arriver dans un monde socialement très différent, et entrer en relation avec des jeunes d'autres classes sociales** (et/ou d'autres villes, dans les zones les moins denses démographiquement).

Des ruptures pédagogiques ?

Les élèves qui entrent en 2nde GT peuvent souvent faire l'expérience d'un **décalage très fort, apparemment, dans les exigences des professeurs**, et donc dans les conditions d'accès aux « bonnes notes ». Quel que soit leur collège d'origine, et leur degré de « sérieux » ou d'aisance face au travail scolaire, ils doivent souvent « en rabattre » sur leurs notes, et accepter l'idée que « 13 ou 14 de moyenne, en 2nde, c'est très bien ! » quand ils étaient davantage habitués à des 17/18. Quant aux élèves qui « tournaient autour de la moyenne », la chute, souvent tout aussi brutale, les confronte pour la première fois à des notes très faibles, et peut leur donner le sentiment qu'ils étaient « surnotés » au collège.

Des ruptures dans le « métier d'élève » ?

Un premier changement souvent évoqué réside dans le **temps de travail personnel** (hors de l'école mais pour l'école) attendu des élèves : il semble que les enseignants attendent davantage de travail individuel hors l'école au lycée qu'au collège. La **nature du travail personnel exigé** semble, quant à elle, entraîner davantage de malentendus que de ruptures à proprement parler. Les ex-collégiens devenant lycéens de 2nde font aussi, généralement, **l'expérience d'une structure qui a beaucoup moins d'emprise sur leurs comportements** : ils ressentent une plus grande « liberté » dans la gestion de leur temps « hors-cours », et aussi dans la gestion de l'espace. Il semble qu'une des ruptures cruciales soit **l'insistance très forte des enseignants, au lycée, pour que les élèves « soient autonomes »** (sans que la définition de cette injonction soit forcément très claire).

Document 6 : entretien avec J. Cayouette-Remblière, US Mag, mars 2017.

1 : en quoi les élèves de classes populaires qui arrivent en 2^{de} GT sont-ils souvent, d'après vous, désorientés et déstabilisés?

J'analyse les transitions du primaire au collège, puis de la 3^e à la 2^{de} GT en mobilisant les concepts de désorientation et déstabilisation. Par désorientation, j'entends le fait que les élèves sont confrontés à un saut quantitatif et qualitatif des exigences auxquels ils sont inégalement préparés par leur socialisation familiale et scolaire. Au collège, certains élèves des classes populaires parviennent à des positions honorables grâce à un travail sérieux : ils mémorisent les cours, font des fiches, cherchent à grappiller des points... Au lycée, les mathématiques deviennent plus complexes, l'écrit supplante l'oral, et les élèves deviennent anonymes aux yeux de leurs enseignants. Par conséquent, leur bonne volonté et leur mode de fonctionnement ne suffisent plus. À cela s'articule une déstabilisation, autrement dit une modification brutale de la position relative de l'élève au sein de sa classe. Les élèves des classes populaires qui rejoignent le lycée GT étaient souvent moyens au collège. Or, les élèves faibles ne les suivent pas et désormais, ce sont eux les plus faibles. C'est ainsi que se trouve reconstituée au sein du lycée GT toute la gamme des notes et des verdicts scolaires qui existaient au collège, alors même que les élèves les plus faibles ont été écartés. Cette déstabilisation n'est pas sans conséquence : cette modification brutale de leur position relative a à la fois des effets motivationnels, symboliques et pratiques, la position scolaire de l'élève conditionnant souvent ses interactions avec les enseignants.

2 : vous évoquez le phénomène d'"accrochage scolaire" d'élèves fragiles au lycée : comment comprendre ce comportement ?

Depuis la seconde explosion scolaire des années 1980, la place qu'occupe l'école dans la vie sociale et professionnelle des individus s'est considérablement accrue, et les classes populaires en ont désormais largement conscience. Elles investissent massivement l'enjeu scolaire sans pour autant en maîtriser les règles du jeu. C'est ainsi que, malgré cette conversion des parents de classes populaires à l'école, les performances scolaires de leurs enfants ne se sont pas améliorées. Cette contradiction produit parfois chez les élèves l'envie de rester dans une filière plus valorisée que ce que les acquis scolaires permettent, du point de vue de l'institution scolaire : certains élèves de 3^e relativement faibles ne se voient pas ailleurs qu'au lycée GT ; d'autres, malgré de faibles notes en 2^{de}, demandent à poursuivre en S. Par ailleurs, les politiques dites de démocratisation scolaire incitent les collèges et les lycées à augmenter les taux de passage dans les filières les plus valorisées et à limiter les recours en commission d'appel. C'est ainsi que nombre d'élèves poursuivent dans des filières au sein desquelles leurs enseignants leur prédisent un échec. Or, leurs notes fussent-elles faibles, leur échec n'est pas toujours avéré. Par exemple, dans une fraction de classe (que je nomme l'élite ouvrière), les garçons que j'étudie sont presque tous dans une situation d'accrochage scolaire à partir de la 2^{de} GT. Et pourtant, suite à une mobilisation très courte et très intense peu de temps avant le passage du bac, l'ensemble des 17 garçons de ce groupe obtient un baccalauréat général ou technologique !